

La fête de la Fédération (14 juillet 1790)
« Ici l'on danse » du 18 juillet au 21 juillet 1790

1) La fête de la Fédération (14 juillet 1790).

Quoiqu'on eût embauché jusqu'à 15 000 travailleurs, il ne parut pas possible d'achever ces travaux, partie à cause de la négligence des ouvriers, partie à cause du manque de temps. Quelques citoyens, électrisés par leur patriotisme, prirent alors une pelle et partirent travailler à leur tour ; le lendemain les assemblées de districts décidèrent de se rendre en corps l'après-midi au Champ-de-Mars. Elles y allèrent en rang par 3, tambour en tête. Le troisième jour, ces cortèges s'embellirent et s'étendirent. Le talent qu'on les parisiens de donner à tout, même aux affaires les plus sérieuses, un vernis enjouement et d'afféterie se confirma ici aussi. Les voilà qui sortaient à présent, musique en tête, enseignes déployées, en fait d'enseignes tantôt le bonnet de la liberté au bout de longues piques, tantôt de simples mouchoirs noués à des bâtons, quelques-uns portaient des perches auxquelles elle était attachée une planchette portant une inscription ou une saillie quelconque.

Christoph von Wolozogen, Journal de voyage à Paris. 8 juillet 1790.

À l'extrémité supérieure de l'amphithéâtre, était un grand pavillon pour le roi et la reine, leur suite, et l'assemblée nationale. Il était couvert de toiles peintes des couleurs nationales, décoré de guirlandes des mêmes couleurs chéries, et parsemé de fleurs-de-lys. Un papillon blanc était déployé au-dessus du siège du roi ; au milieu du Champ-de-Mars était l'autel de la patrie, sur lequel l'encens était offert par des prêtres vêtus de longues robes blanches, avec des ceintures aux couleurs de la nation. On voyait sur l'autel plusieurs inscriptions ; mais les mots lisibles à la plus grande distance étaient : la Nation, la Loi et le Roi.

Les rues en étaient bondées ; les fenêtres en étaient garnies ; il couvrait les toits des maisons ; il poussait des cris et versait des larmes de joie en voyant passer la procession ; les vieillards se mettaient à genoux dans la rue, pour remercier Dieu de ce qu'ils avaient assez vécu pour être témoin de cet heureux jour. Chacun à sa porte offrait aux troupes des rafraîchissements de toute espèce. Des femmes entouraient les soldats, et prenant dans les bras leurs jeunes enfants, promettaient de leur inspirer dès le plus jeune âge un attachement inviolable aux principes de la constitution. La procession entra dans le Champ-de-Mars par un vaste passage que des milliers de mains avaient formé en quelques jours, en remplissant de grands trous, en comblant un bras de rivière ; et en élevant sur la Seine un pont de bateaux vis-à-vis l'arc de triomphe.

Des gens, tout trempés de pluie, s'écriaient avec joie plutôt qu'avec regret, nous sommes mouillés pour la nation ; d'autres disaient : la révolution française est cimentée avec de l'eau au lieu de sang ! Les gardes nationales en attendant que toute la procession fut arrivée, s'amuserent à danser en rond, et réjouirent les spectateurs par mille évolutions présentes, dans lesquelles éclataient cette gaieté brillante qui caractérise la nation française. Je crois qu'il y a au monde que des français qui, en attendant une cérémonie aussi solennelle qu'il n'y eût jamais, pussent se divertir et amuser un demi-million d'hommes occupés du même objet, par des rondes de dix mille hommes. Mais si vous vous sentiez disposés à regarder cette gaieté avec le mépris d'une gravité supérieure, que je ne peux appeler de la sagesse ; songez que ces danseurs étaient ces mêmes ont fondé la plus grande époque de la liberté française ; qui ont abattu les tours de la Bastille, et dont la renommée transmet le souvenir à la postérité la plus reculée.

Helen Maria Williams, Lettres écrites de France à une amie en Angleterre, pendant l'année 1790.

Une sorte d'appel fut fait aux sections et par elle à la population. Pari répondit avec un tel enthousiasme que non seulement les bataillons de la garde nationale s'y rendit en masse, tambour battant, avec des fanions pour le ralliement du départ, mais les gardes nationaux entraînent à leur suite des hommes qu'ils payaient eux-mêmes pour les seconder... en quoi ce ne fut pas tout ; des officiers se trouvant par congés à Paris, des moines mêmes, enfin des femmes des plus élégantes se confondant aux personnes de tout âge, de tout rang, de tout sexe, encombrèrent depuis midi jusqu'à l'heure du dîner et même après dîner toutes les avenues du Champ-de-Mars, de voitures, de calèches, de cabriolets ! Chacun arrivait avec sa pelle ou sa pioche et de toutes parts étaient expédiées des brouettes.

Général Thiébault, Mémoires.

Un peuple d'idolâtres qui ne voit dans notre fête que M. de Lafayette, puis le roi, et ne soit pas lui-même ; ses députés qui dansent pour braver la pluie ; d'autres qui tuent à coups d'épée les chiens qui passent dans la rue ; des Français qui reçoivent des bannières blanches, qui souffrent un drapeau blanc sur le trône ; un roi qui essuie à la chasse les pluies les plus abondantes, et qui ne marche pas, parce qu'il pleut au milieu de la nation délibérante et armée, qui ne prend pas la peine d'aller de son trône à l'autel, pour donner à un peuple qui lui alloue vingt-cinq millions de liste civile, malgré sa détresse, la satisfaction de l'y voir prêter serment ; les sciences, les arts, les métiers et le courage civique, les vertus sans honneur, sans récompense dans ce beau jour, les vainqueurs de la Bastille ignorés, et pas un mot, pas un seul hommage à la mémoire de ceux qui, à pareil jour, périrent sous les murs de cette horrible forteresse ; un président de l'assemblée nationale courtisan, et qui permet à un autre courtisan de donner à la cour la misérable satisfaction de le dérober aux yeux du public en se mettant devant lui ; mille petites ruses pour exciter les acclamations serviles, et pour faire oublier la nation dans un moment où elle était tout...

Révolutions de Paris, n° 53.

2) « Ici l'on danse » du 18 juillet au 21 juillet 1790.

Il est de notre devoir et notre reconnaissance de donner à la fête de la Bastille une couronne civique murale à tous ceux qui ont exposé leurs jours pour acquérir la liberté, surtout à Hulin¹, Arné, Humbert², dont les noms, qui devraient être immortels, semblent déjà oubliés, eux que nos yeux cherchaient en vain le jour de la fédération³ : qu'ils président cette fête.

Récit exact de la fête nationale qui a eu lieu hier ; et description de celle qui doit se célébrer aujourd'hui sur l'emplacement de la Bastille.

L'après dîner⁴, un grand concours de monde s'est rendu à la Bastille pour participer à la fête qui avait été annoncée. Quelle fut la surprise des citoyens de trouver toutes les avenues fermées, et des affiches annonçant que la fête était remise au lundi, parce que les travaux n'avaient pas pu être finis. Ils s'en allèrent mécontents.

Récit exact de la fête nationale qui a eu lieu hier, et description de celle qui doit se célébrer aujourd'hui sur l'emplacement de la Bastille.

¹ Pierre-Augustin Hulin et Stanislas-Marie Maillard sont à la tête des Parisiens qui marchent sur la Bastille.

² Joseph Arné et Jean Joseph Amable Humbert emmènent le gouverneur de la Bastille, de Launay, à l'hôtel de ville.

³ Le 14 juillet 1790 à la fête de la fédération sur le Champ-de-Mars à Paris.

⁴ Du 16 juillet 1789.

À l'instant où nous écrivons, tout Paris est illuminé ; on court en foule sur les ruines de la Bastille : il nous est impossible de peindre la joie qui anime les cœurs, c'est à qui foulera aux pieds, dans une danse légère, ce lieu si longtemps profané par le despotisme.

Le courrier de Paris dans les provinces, et des provinces à Paris, numéro 16, 19 juillet 1790.

L'illumination qui décorait cet emplacement offrait aux spectateurs le plan régulier de cette forteresse. Quatre vingt-trois poteaux, ou plutôt des arbres qu'on avait transplantés et qui portaient, au lieu de feuilles, des feux de toutes les couleurs formaient une voûte étoilée. Ils représentaient les quatre vingt-trois départements. Les huit bastions de ce monument du despotisme, étaient tous éclairés par des guirlandes et des chaînes de lampions. Au milieu était suspendu un lustre qui représentait toutes les couleurs aux prismes de l'arc-en-ciel. Au point milieu était un orchestre à quatre faces, éclairé par une voûte de lumière dont la réaction répandait sur tous les visages une teinte de gaieté et d'ivresse qui ajoutait encore à celle qu'on éprouvait.

Le courrier de Paris dans les provinces, et des provinces à Paris, numéro 17, 20 juillet 1790.

Au-dessus des cachots, comblés du despotisme, s'élevaient des arbres verts couronnés de lampions ; et au même endroit où l'on voyait jadis ces tours affreuses, on avait formé de riants bosquets. Dans le milieu on avait planté un mât de la hauteur des murs de cette redoutable forteresse, surmonté du bonnet la liberté, au-dessous duquel flottait une flamme aux couleurs de la nation, avec cette devise : liberté. Aux quatre angles où existaient autrefois les tourelles, on voyait un drapeau de la même couleur [...] Une musique charmante se faisait entendre dans ces lieux funestes, où l'on entendait naguère que les gémissements du désespoir, et sur ces antres terribles où les tyrans chargeaient de chaînes leurs victimes déplorables, les ris et les jeux dansaient en liberté ; et par qui étaient formées ces danses ? par ceux qui avaient rendu la France à ses anciens droits.

Détail des faits donnés au Champ-de-Mars, sur les ruines de la Bastille, aux Champs-Élysées, à la Halle neuve et sur la Seine, le 18 juillet 1790.